

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

LICHTENBERGER ET ED. STAPFER. — SÉANCE DE RENTRÉE DES COURS DE LA FACULTÉ DE PARIS¹.

Avec son installation dans son siège actuel, boulevard Arago, en novembre 1879, a commencé pour la faculté de théologie protestante de Paris ce que M. le doyen Lichtenberger appelle la troisième période de son histoire. Après la période de la lutte pour l'existence et celle de l'organisation s'est ouverte la période « de l'activité régulière et normale. » Activité qui n'exclut pas mais au contraire implique les progrès et les améliorations successives, car « on ne peut pas d'emblée, dans un milieu si nouveau, à une heure si troublée, avec des forces si jeunes, atteindre l'idéal. » D'ailleurs « nos adversaires, laissez-moi plutôt dire nos amis du second degré, prennent soin que nous ne nous endormions pas dans une dangereuse sécurité. »

Répondre aux critiques de ces « amis du second degré, » dissiper les malentendus et redresser les erreurs qui ont cours dans une partie du public religieux sur le compte de la jeune faculté, tel est le but de l'allocution prononcée par M. Lichtenberger. Sous la forme de conseils affectueux adressés aux étudiants et rattachés à 1 Thes. V, 23, l'honorable doyen s'explique sur la manière dont lui et ses collègues conçoivent, d'une part, les rap-

¹ *Séance de rentrée des cours de la faculté de théologie protestante de Paris*, le 9 novembre 1880. *Allocution* de M. le doyen Lichtenberger. — *Leçon d'ouverture* de M. Ed. Stapfer, maître de conférences. — Paris, G. Fischbacher, 1880, 45 pages.

ports de la science et de la foi, et, d'autre part, ceux des études théologiques et du pastorat.

Les attaques que ces pages sont destinées à repousser sont de celles auxquelles donnera toujours prise, une fois ou l'autre, toute faculté de théologie qui, comme celle de Paris, entend revendiquer la liberté de son enseignement scientifique et unir à la fermeté de la foi religieuse l'indépendance dans le travail de la pensée. M. Lichtenberger aura-t-il réussi à convaincre les adversaires, ou du moins à les rassurer? Nous le désirons avec lui, sans y trop compter. Il y a d'excellentes choses, et fort bien dites, dans ces « quelques rapides aperçus » sur la manière dont il comprend la préparation au saint ministère. Mais l'expérience montre qu'on ne doit pas se promettre grand résultat d'explications et de déclarations nécessairement générales et incomplètes comme celles qu'on peut donner dans un discours de circonstance du genre de celui-ci. En pareil cas, les plus éloquentes paroles ne rassurent pour un temps les esprits inquiets ou prévenus que dans la mesure exacte de la confiance qu'inspire la personne de celui qui les prononce. De là à vaincre les préventions et les défiances et à créer une conviction favorable aux principes mis en cause, il y a souvent fort loin. La meilleure démonstration sera toujours celle « d'esprit et de puissance; » la meilleure apologie, celle des faits, des résultats obtenus, des fruits produits. Mais cette apologie n'est pas l'œuvre d'un jour. Il y faut du temps, avec beaucoup de travail d'un côté et quelque peu de patience de l'autre. Celui-là, le travail, nous en sommes convaincu, ne fera pas défaut du côté de la faculté; celle-ci, la patience, les « amis du second degré, » comme ceux du premier, seront assez équitables pour s'y exercer de leur côté.

La leçon d'ouverture du cours de M. Ed. Stapfer sur l'histoire du texte et des versions du Nouveau Testament est de nature à instruire et à intéresser d'autres lecteurs encore que les seuls étudiants en théologie. Elle offre, sous une forme claire et agréable, un bel exemple de science critique servant à éclairer la foi. Il s'agit du plus ancien manuscrit du Nouveau Testament, le *Sinaïticus*, que tout le monde connaît de nom, mais dont, en pays français du moins, on s'est au fond fort peu occupé jusqu'ici. Le savant pasteur de Paris raconte l'histoire de la découverte de ce précieux *codex*.

et en apprécie ensuite la valeur, surfaite, on le sait, par celui qui a eu le bonheur de le retrouver. « Faut-il faire du *Sinaïticus* la base d'une édition critique du Nouveau Testament ? A cette question, je n'hésite pas, dit M. Stapfer, à répondre par la négative. Il ne faut pas se laisser séduire par son antiquité... » « Le *Sinaïticus* a été écrit avec une grande négligence et n'a pas été bien corrigé plus tard. Le copiste qui a le plus travaillé au Nouveau Testament, celui qui a tout écrit, sauf sept feuilles et le *Pasteur* d'Hermas, savait à peine le grec et ne comprenait pas ce qu'il écrivait... » « Certainement les copistes eux-mêmes ne pouvaient altérer sciemment le texte, mais je prétends qu'ils étaient dirigés par quelqu'un qui savait fort bien le grec, qui, sans se donner la peine de relire leur texte pour corriger les fautes grossières, leur faisait insérer aux bons endroits des leçons de son choix et profitait précisément de leur ignorance pour leur faire faire les changements qui lui plaisaient... » « C'est sous la domination d'Athanase et du temps de son triomphe que fut écrit le *codex Sinaïticus*, et ce manuscrit renferme de graves altérations dogmatiques. Toutes les variantes qu'il contient ne sont pas accidentelles ; un certain nombre sont voulues et sont destinées à défendre le dogme de la divinité de Jésus-Christ... » « Je ne prétends pas qu'elles (ces altérations) aient été inventées par ceux qui ont fait écrire les manuscrits du IV^e siècle (les plus importantes se trouvent déjà dans la *Peschito*), mais seulement qu'elles ont été choisies par eux de préférence à toute autre... » « Ils étaient sans doute de très bonne foi quand ils introduisaient dans le Nouveau Testament ces corrections maladroites qu'il suffit de citer aujourd'hui pour que nous leur donnions leur vrai nom : falsifications intentionnelles. »

« ...Je n'hésite donc pas à dire que Tischendorf a commis une erreur en donnant au *Sinaïticus* une place prépondérante dans sa VIII^e et dernière édition du N. T. Ce manuscrit est une source importante à consulter, mais il ne doit pas être pris pour base d'une édition critique. Je préfère la VII^e édition, parue avant 1859, à la VIII^e. Ces deux éditions diffèrent en 3369 passages et ce chiffre énorme de variantes tient uniquement à l'importance exagérée que Tischendorf a donnée à la découverte du *Sinaïticus*. Du reste, ce savant a toujours été trop absolu dans ses

jugements... » S'élevant ensuite à des considérations plus générales sur la critique du texte, le conférencier tire de son étude diverses conclusions qui, pour n'être pas nouvelles, n'en sont pas moins bonnes à noter. « Ce que nous venons de dire du plus ancien des manuscrits du N. T. montre assez que nous ne possédons pas de texte providentiel conservé miraculeusement. Le texte des livres saints a été soumis, dès l'origine, à toutes les chances d'erreurs et d'altérations auxquels ont été soumis les ouvrages de tous les auteurs anciens... Dieu ne nous a pas donné un texte immuable, sans doute pour que nous ne soyons pas tentés de nous faire une idée fausse de l'inspiration des écrivains sacrés. Ces variantes, ces mille manières différentes d'écrire le texte nous invitent à distinguer le fond de la forme et, pour employer une expression de saint Paul, le trésor du vase d'argile où il est renfermé. Le fond seul est immuable et lui seul importe... Malgré les 140 000 variantes de Tischendorf, nous avons toute la pensée des écrivains sacrés. Transmise de siècle en siècle par des mains souvent malhabiles, quelquefois mal intentionnées, elle est cependant parvenue jusqu'à nous, elle nous a été conservée dans son intégrité primitive ; on peut dire d'elle que Dieu l'a merveilleusement préservée... Il n'y a pas de science critique qui puisse effacer du recueil inspiré les grandes doctrines chrétiennes. » Cette dernière affirmation rappelle une pensée qui se rencontre dans l'allocution de M. Lichtenberger et que nous nous plaisons à reproduire en terminant : « Gens de peu de foi ! la critique ne renverse d'une manière durable que ce qui mérite de disparaître. Si, en balayant la poussière qui recouvre les marches du sanctuaire, elle rejette sans le savoir quelques grains d'or, vous pouvez vous rassurer : les grains d'or de Dieu ne se perdent point. »

E. DE BUDÉ. — JEAN-ALPHONSE TURRETTINI¹.

M. Eugène de Budé vient d'enrichir d'un nouveau portrait sa *Galerie de théologiens genevois*. Après Jean Diodati (1869),

¹ *Vie de J.-A. Turrettini, théologien genevois, 1671-1737*, par E. de Budé.
— Lausanne, Georges Bridel éditeur, 324 pages.

François Turrettini (1871), Bénédict Pictet (1874), est venu le tour de Jean-Alphonse Turrettini.

Le mérite de ces publications est incontestable. Elles nous font pénétrer d'une manière intéressante et sympathique dans l'intimité de ces hommes de foi et de science qui ont fait l'ornement de l'Eglise et de l'Académie de Genève. Nous les suivons de près, depuis leur enfance jusqu'au terme de la carrière, à travers leurs années d'étude et de voyage, dans leur ministère et leur enseignement, leurs travaux et leurs controverses, au sein des asséablées ecclésiastiques, parfois au milieu des troubles civils. Grâce à leur correspondance, nous les voyons en rapport avec leurs contemporains plus ou moins célèbres de la Suisse et de l'étranger, et mêlés à presque tous les grands intérêts de leur temps, surtout en matière de théologie et d'Eglise.

Pour tout ce qui touche à la partie biographique, — et c'est là évidemment, dans la pensée de l'auteur, la partie essentielle, — le volume qui vient de paraître est digne de ses ainés. Les archives publiques et privées ont été largement mises à contribution. Nombre de pièces inédites voient ici pour la première fois le jour, à la grande satisfaction du lecteur désireux de se renseigner plus exactement sur la vie privée et publique du célèbre théologien genevois, sur l'esprit dont il était animé, sa physionomie morale, le cercle où s'exerçait son influence, les hommes qui furent le plus habituellement et le plus étroitement en relation personnelle avec lui.

S'il nous est permis d'exprimer un regret à cet égard, c'est que l'auteur n'ait pas jugé bon de puiser encore plus abondamment aux sources manuscrites dont il a le rare privilège de pouvoir disposer. Les chapitres sur *Turrettini et ses correspondants de l'étranger et de la Suisse*, *Turrettini et les réfugiés français*, *Turrettini et les martyrs pour la foi*, sont certainement d'entre les plus intéressants du livre. Leur seul tort, c'est de n'être pas trois ou quatre fois plus étendus. Avec ses échantillons de lettres de Fontenelle et de Leibnitz, d'Osterwald et de Werenfels, de Bayle et de Saurin, de Crousaz, de Polier, etc., M. de Budé, qu'on veuille bien nous passer ce terme familier, vous fait venir l'eau à la bouche, et comme l'appétit vient en mangeant, on voudrait ces

extraits plus complets et plus nombreux. Ce n'est pas là, est-il besoin de le dire, affaire de pure gourmandise ou de simple curiosité. Après tout, ce qui intéresse dans J.-Alph. Turretin, ce qui met sa personne en relief et donne de l'importance à tout ce qui le touche, c'est le mouvement des esprits, c'est l'évolution théologique dont il a été un des représentants les plus distingués et les plus influents. Quoi de plus propre à nous faire respirer dans l'atmosphère spirituelle de ce temps-là, à nous initier aux aspirations et aux besoins de cette époque, à nous faire bien comprendre l'œuvre de Turretin, sa raison d'être, l'écho qu'elle trouvait au près et au loin, que de nous révéler les confidences, les communications de toute sorte, les observations et aussi les compliments que lui faisaient dans leurs lettres particulières les hommes de sa génération ?

Il s'en faut, et de beaucoup, que cette époque de crise et de transformation soit connue comme elle devrait l'être pour qu'il fût possible de comprendre pleinement l'histoire de l'Eglise et de la théologie réformée au XVIII^e siècle, en particulier dans la Suisse romande, redevenue pour un certain temps, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, le centre du protestantisme de langue française. A vrai dire, nous connaissons beaucoup mieux l'histoire de la vie et de la pensée religieuse en Angleterre et en Allemagne, pendant cette période, et même dans la France catholique, que nous ne connaissons celle des idées et des croyances de nos pères. Il y a là une véritable lacune à combler. Assurément, les dissertations de théologie, les traités d'apologétique, les commentaires, les sermons et catéchismes publiés dans le cours de ce siècle, à Genève, Lausanne, Neuchâtel et ailleurs, demeureront toujours les premiers documents à consulter. Mais la correspondance aussi complète que possible d'un homme tel que J.-Alph. Turretin formerait une source d'information des plus précieuses, d'autant plus précieuse que plusieurs des amis et disciples de Turretin, fort estimés de leur vivant et ayant exercé une incontestable influence par leur ministère ou leur enseignement, ne se sont guère fait connaître par des ouvrages imprimés. On ne comprendra réellement l'histoire du mouvement religieux de notre siècle, particulièrement celle

du réveil dans nos Eglises réformées françaises, que lorsqu'on sera en mesure d'apprécier en pleine connaissance de cause, d'une manière vraiment historique, la théologie de l'âge précédent, cette théologie sinon inaugurée, du moins représentée avec le plus d'éclat par le célèbre auteur du *De articulis fundamentalibus* et des dissertations *de theologia naturale*.

Ceux qui ont lu les précédents volumes de M. de Budé se seront demandé comme nous avec une certaine curiosité, en ouvrant cette nouvelle biographie, quelle position l'auteur prendrait vis-à-vis de la théologie de J.-Alph. Turretin. Nous nous souvenions de certaine page de la *Vie de François Turrettini* où il est dit : « En nous rappelant les belles paroles que François Turrettini prononçait sur son lit de mort, et les recommandations solennelles qu'il fit à son fils de se toujours souvenir de la vérité évangélique, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse en songeant à la manière dont ce jeune adolescent, une fois devenu homme, oublia les exhortations paternelles. » Un autre passage encore nous revenait à la mémoire, c'est celui où J.-Alph. Turrettini est opposé à son cousin Bénédict Pictet « qui fut un digne successeur de son oncle dans le camp de la franche orthodoxie, et qui soutint courageusement à Genève les traditions calvinistes, tandis que par un étrange contraste le fils même de François Turrettini, déviant de la ligne de conduite de ses pères, mêlait à la théologie des éléments rationalistes, et se faisait un nom célèbre dans le mouvement philosophique du XVIII^e siècle. » Il pouvait sembler d'après cela que Jean-Alphonse serait traité avec sévérité, tout au moins avec quelque froideur. Nous nous hâtons de dire qu'il n'en est rien. En apprenant à connaître de plus près son personnage, M. de Budé s'est affectionné à lui, et, reconnaissant en lui un pieux chrétien, il en est venu à juger aussi sa théologie non seulement avec indulgence, mais presque avec faveur.

« En comparant, dit-il, Turrettini, au point de vue de la doctrine, avec ses devanciers qui poussaient l'orthodoxie à un point extrême, et avec ses successeurs qui, usant de la liberté qu'il leur avait donnée (en faisant abolir les formulaires de consécration), se lancèrent tête baissée dans l'hétérodoxie, on l'a surnommé avec malice « le dernier des bons et le premier des mauvais. » Ce juge-

ment n'est pas juste, en ce sens que Turrettini, tout en rompant avec la vieille orthodoxie et en réclamant pour chacun la liberté de croyance, a toujours hautement proclamé les principes de la foi évangélique. Il n'est donc point le père du parti libéral, qui l'a souvent revendiqué comme tel, bien à tort et, sans nul doute, pour compter dans son histoire un homme d'une trempe supérieure. Bien au contraire, Turrettini n'a-t-il pas sans cesse lutté contre les rationalistes ? » L'auteur n'hésite même pas à lui délivrer un brevet d'évangélisme. « Malgré les divergences de vues que J.-A. Turrettini présente avec les hommes du *Consensus*, pour lesquels il était hérétique, nous n'hésitons pas à dire qu'avec ses opinions théologiques il aurait à notre époque appartenu, sans aucun doute, au parti franchement évangélique. »

Evangélique ou libéral, nous ne nous chargeons pas, pour notre part, de trancher cette question, qu'un théologien de profession aurait difficilement posée. Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un libéral, et surtout que faut-il entendre par un évangélique ? Tout dépend de la manière dont on définit ces noms de parti singulièrement élastiques. Mais si nous concédonsons à l'honorable biographe qu'il a *peut-être* raison sur ce point, nous avouons ne pas bien saisir ce qu'il dit un instant après : « Turrettini a remplacé par la tendance morale la tendance intellectuelle de son temps ; c'est un peu, pour le dire en passant, la position prise par Vinet par rapport aux doctrines du Réveil. » Malgré l'importance attachée par lui à la morale, au côté pratique du dogme, Turrettini n'a pas cessé d'être en théologie un champion de cet intellectualisme qui établit entre le rationalisme et l'orthodoxie une parenté infiniment plus étroite qu'on ne veut bien le reconnaître. Comme le dit fort bien M. von der Goltz, que cite plus loin M. de Budé : « C'est en vain qu'on chercherait chez Turretin cet élément *mystique* dans le bon sens de ce mot, cet élément d'onction qui vient du cœur, par lequel l'œuvre tout entière de Spener (et nous pouvons bien ajouter : celle de Vinet) est éminemment caractérisée. La réforme que tentait à produire Turretin était plutôt une affaire de *raisonnement* qu'un réveil de la vie intime de la piété. »

Turrettini a « toujours cru aux grandes vérités chrétiennes, » il a « toujours hautement proclamé les principes de la foi évangé-

lique, » — assurément. Il n'en est pas moins vrai que chez lui, lorsqu'on le compare aux théologiens de la Réforme, le centre de gravité de la théologie s'est sensiblement déplacé. Ses « articles fondamentaux » sont tout autre chose que ce qu'on entendait autrefois et ce qu'on entend de nouveau aujourd'hui par les doctrines centrales de l'Evangile. Ce qui est au premier plan, c'est la théologie dite naturelle. Quant à la prédication, « il estimait que le pasteur ordinaire d'une Eglise doit se regarder, non pas tant comme un orateur que comme un maître appelé à expliquer un cours de religion, sans se piquer d'autre chose que de clarté, d'ordre et de solidité, réservant les grands discours pour les jours plus solennels. » Aux jours de fête et de communion, les grands discours, les « pièces » portant sur ce qu'on appelait majestueusement « les mystères de notre très sainte religion ; » en temps ordinaire « des sermons de morale et de perpétuel circuit, comme s'exprime quelque part le mystique vaudois Dutoit-Membrini ; sermons de raison, auxquels on coud le nom de notre Seigneur, sans annoncer le vivant de sa doctrine, ni l'essence du christianisme. » C'est bien là la pratique dont Turretin a donné le ton et qui s'est promptement généralisée sous l'influence de ses disciples. Tout cela ne prouve rien, sans doute, contre la piété personnelle du célèbre théologien ; car foi et théologie sont deux. L'orthodoxie confessionnelle avait fait son temps. Avoir eu la sincérité et le courage de se l'avouer à lui-même et de ne pas le cacher aux autres, est le grand mérite de J.-Alph. Turrettini. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de lui faire le procès, s'il ne lui a pas été donné de créer de toutes pièces une théologie nouvelle, répondant à la fois aux nouveaux besoins des esprits, aux données capitales du vieil Evangile et aux éternels postulats de la conscience religieuse. Après un siècle et demi, et malgré le Réveil, nous en sommes encore à l'attendre et à la chercher, cette théologie-là.

En fait de remarques de détail, nous nous bornons aux deux suivantes. Il y a d'abord, à la page 89, dans le résumé des idées de Turretin sur la liberté et la grâce, un *lapsus* qui dénature entièrement la pensée. Au lieu de : « tout ce qui est bon en nous doit être attribué à nous, » lisez : « doit être attribué à Dieu. » — Ailleurs, ensuite de je ne sais quelle distraction, il est arrivé à

L'auteur de confondre deux ouvrages absolument différents de J.-Alph. Turrettini. « Turrettini, lisons-nous à la page 167, a eu l'ennui de voir son *Histoire ecclésiastique* contrefaite. Cet ouvrage apocryphe parut sous ce titre : *De Sacrae Scripturæ interpretandæ Methodo.* » Et M. de Budé parle avec dédain de cette prétendue contrefaçon, de cette « indigne supercherie. » Le fait est qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux livres. *L'Historiae ecclesiasticæ compendium* (1734, autre édition 1736), que l'honorable biographe appelle « sans contredit le meilleur des ouvrages de Turrettini, » est aujourd'hui complètement oublié, tandis que le traité d'*herméneutique* qui fut publié en Hollande en 1728, sans l'aveu de l'auteur, sur des notes prises à ses leçons, a été réédité par Teller en 1776, et continue à être cité avec éloge comme un des premiers essais d'une théorie de l'interprétation « historico-grammaticale. » Chose curieuse, en Allemagne, c'est par cet ouvrage-là (non pas apocryphe, mais de seconde main), c'est comme précurseur des Semler et des Ernesti, que J.-Alph. Turretin est surtout connu.

Nous terminons cette annonce par où nous l'avons commencée : en remerciant M. de Budé du soin pieux et diligent qu'il a mis à recueillir les souvenirs de cette belle vie. Son livre fournira d'utiles matériaux aux historiens de l'Eglise et de la théologie qui auront à s'occuper de cet éloquent et infatigable apôtre de la tolérance et de la grâce universelle.

G. FINSLER. — HISTOIRE DU MOUVEMENT THÉOLOGIQUE ET ECCLÉSIASTIQUE DANS LA SUISSE ALLEMANDE¹.

Le mouvement théologique qui s'est produit dans les Eglises protestantes depuis 40 à 50 ans a suivi dans la Suisse allemande une marche à bien des égards différente de celle que l'on constate, pendant le même espace de temps, soit en Allemagne, soit dans la Suisse romande. C'est de l'Allemagne, sans aucun

¹ *Geschichte der theologisch-kirchlichen Entwicklung in der deutsch-reformierten Schweiz seit den dreissiger Jahren.* Von Dr. G. Finsler, Antistes, Pfarrer am Grossmünster in Zürich. — Zurich, 1881, V et 130 pages, in-8.

doute, qu'est venue la principale impulsion. Mais, tombant dans un milieu démocratique et foncièrement réformé, et s'emparant d'esprits plus pratiques et plus positifs, les idées d'Outre-Rhin n'ont pas tardé à prendre une direction et, dirai-je, une allure particulières. Du domaine de la théorie, elles ont passé promptement dans celui des faits. Des cabinets d'étude, des auditoires académiques, des lourds volumes où elles n'étaient accessibles qu'à une petite minorité d'initiés, elle ont pénétré dans les temples et les écoles, dans les synodes, dans les grands et petits conseils, dans la presse politique et jusque dans les moindres feuilles locales. On les a traduites à l'usage des laïques et des profanes. Elles sont pour ainsi dire descendues dans la rue. Nulle part le choc des idées n'a été plus violent, la lutte plus âpre et plus passionnée, la transformation des vieilles Eglises de la Réforme plus complète. Aujourd'hui dans la plupart des cantons, une période de calme relatif a succédé à la tempête. On dirait une sorte de trêve-Dieu pendant laquelle les partis en présence font, de plus ou moins bon cœur, l'apprentissage de cette *Gleichberechtigung*, de cette égalité de droits au sein de l'Eglise, qu'ont proclamée des lois ecclésiastiques de date récente.

Le moment était bien choisi pour passer en revue le chemin parcouru. Personne peut-être, en Suisse, n'était mieux qualifié pour faire l'histoire de ces évolutions théologiques et ecclésiastiques que le vénérable et conciliant antistès de l'Eglise de Zurich. M. Finsler ne dit pas, mais pourrait dire, en parlant de plus d'un épisode de cette histoire : *quorum pars magna fui*. Et cependant, c'est bien de l'*histoire* qu'il nous donne, histoire aussi objective que cela est humainement possible, sans devenir incolore et sans renier son caractère et ses principes. Esprit calme et lucide, possédant parfaitement son sujet, l'auteur a su tirer des matériaux de toute sorte qu'il avait sous la main et dans sa mémoire un récit serré et bien ordonné, d'une lecture facile et attachante. Rien d'essentiel n'est omis, les principaux courants d'idées sont caractérisés avec netteté, toutes les publications de quelque importance, périodiques et autres, sont signalées et parfois analysées; les personnalités saillantes, les représentants les plus autorisés de chaque opinion et de chaque parti nous parlent autant que possible leur propre langage. On

éprouve un intérêt croissant à voir se dérouler les divers actes de ce drame qui, certes, ne laisse pas que d'avoir son côté tragique et qui, pour être resserré sur une scène un peu étroite, n'en est peut-être que plus fécond en enseignements.

Nous n'entreprendrons pas d'en faire l'analyse. Rappelons seulement quelques dates qui ont fait époque et quelques noms qui sont devenus des drapeaux. De 1830 à 1840, le rationalisme et le supranaturalisme, qui s'étaient partagé jusque-là le pouvoir, voient surgir successivement, non sans quelque surprise, une orthodoxie rajeunie, mêlée de nombreux éléments piétistes, et une théologie nouvelle représentée par ceux qui avaient entendu Schleiermacher et Néander à Berlin, ou Nitzsch à Bonn. (Parmi eux le professeur Alex. Schweizer et le pasteur Jean Hirzel.)

En 1844, par conséquent plusieurs années après la fameuse affaire de Strauss, paraît la *Freie Theologie* de M. Biedermann, alors pasteur dans Bâle-Campagne, depuis 1850 professeur à Zurich. C'était comme une fusée annonçant l'entrée en campagne d'un nouveau corps d'armée qui marchait sous les enseignes de Hégel. Dès l'année suivante, trois nouveaux journaux font simultanément leur apparition, tous trois publiés à Zurich : l'*Eglise du présent*, organe de la jeune école spéculative, rédigé par MM. Biedermann et Fries ; l'*Avenir de l'Eglise*, dirigé par le professeur Ebrard, alors à Zurich et depuis à Erlangen, et représentant les différentes nuances de l'orthodoxie ; la *Feuille ecclésiastique de la Suisse réformée*, fondée par le professeur Hagenbach, de Bâle, laquelle, conformément à l'esprit irénique de son rédacteur en chef, aurait voulu rester étrangère à la polémique théologique, mais ne tarda pas à y être impliquée et devint de plus en plus l'organe attitré de la *Vermittelungstheologie*. Elle s'est maintenue jusqu'en 1868, tandis que les deux autres revues cessèrent de paraître au bout de peu d'années.

Après l'émotion causée par l'appel à Berne du professeur Zeller, en 1847, la lutte théologique semble se calmer ; les questions sociales sont au premier plan, et on se tend la main sur le terrain de la vie pratique. Cependant le signal de la reprise des hostilités est donné à Bâle, en 1858, par la déposition du ministre Rumpf qui du camp hyperorthodoxe avait passé avec éclat au bord opposé, à

Zurich par une motion dirigée en synode contre le professeur Biedermann et son enseignement religieux au gymnase. En 1859, le parti libéral se donne un organe dans les *Voix du temps*, rédigées avec un rare talent, dans un langage affranchi des formules de la dialectique hégélienne, par le pasteur H. Lang, alors à la tête d'une paroisse rurale du canton de Saint-Gall, mort à Zurich en janvier 1876. Ses principaux collaborateurs sont le professeur Biedermann et le pasteur Henri Hirzel de Zurich. La lutte devient plus ardente que jamais, lutte sans trêve ni merci du côté des libéraux qui en voulaient aux indépendants plus encore qu'aux orthodoxes. La *réforme* prend pied non seulement à Zurich, où elle a pour ainsi dire son quartier général, mais dans d'autres cantons voisins, notamment à Saint-Gall. A Berne, dont la faculté de théologie (professeur Immer) avait été plus d'une fois en butte à des attaques venues de la droite, les débats suscités par un manuel d'instruction religieuse de M. Ed. Langhans, professeur à l'école normale, amènent une scission parmi les amis du progrès théologique. Ils aboutissent à la constitution d'un parti libéral ayant pour organe les *Feuilles de la réforme* et pour chefs MM. Fréd. Langhans († 1880) et Bitzius (aujourd'hui conseiller d'état).

De leur côté, les orthodoxes ne restent pas en arrière. La Société évangélique de Zurich fait venir de l'Allemagne le docteur Held pour l'attacher comme *privat docent* à la faculté de théologie. En 1861 la réunion de l'Alliance évangélique à Genève fournit à M. Rigggenbach, professeur à Bâle, autrefois adepte de l'école spéculative et compagnon d'armes de M. Biedermann, l'occasion de soumettre le « rationalisme actuel en Suisse » à une sévère critique. Des conférences apologétiques se donnent avec succès en divers lieux, notamment à Bâle. (MM. Rigggenbach, Auberlen, Gess, etc.) L'année 1867 voit paraître un nouvel organe antiréformiste, *l'Ami de l'Eglise*, rédigé entre autres par M. Rigggenbach et M. le doyen Güder de Berne, qui ne tarde pas à supplanter le *Kirchenblatt* de Hagenbach et accentue de plus en plus la note orthodoxe.

La *réforme*, quoique ostensiblement favorisée par plusieurs gouvernements cantonaux, n'était cependant, pour le moment, que tolérée dans l'Eglise. Il s'agissait pour elle de faire reconnaître son droit à l'existence par les corps ecclésiastiques. Encore ici,

c'est le synode de Zurich qui a fait les premiers pas. L'indigénat ecclésiastique a été reconnu à la *réforme*, d'abord en fait, par le rejet en 1865 d'une proposition tendant à soumettre à des mesures disciplinaires le pasteur Vögelin à Uster, accusé d'avoir scandalisé le public par ses prédications ; puis, en principe, par l'adoption, en 1868, d'une nouvelle liturgie renfermant des formulaires parallèles pour divers actes du culte tels que les sacrements. Dès lors, plusieurs Eglises cantonales sont entrées les unes après les autres dans cette même voie. La plupart des lois ecclésiastiques ou des liturgies élaborées ces dernières années reposent sur le principe de la co-existence des diverses tendances dogmatiques dans l'Eglise. Seul le canton de Schaffhouse a échappé à ces luttes. Les ministres y promettent jusqu'à ce jour, lors de leur introduction dans le corps pastoral, de prêcher la parole de Dieu -- non pas seulement d'après « les principes » ou « l'esprit » de l'Eglise évangélique réformée, mais — conformément aux livres symboliques et en particulier à la Confession helvétique.

Une dernière date mémorable, dans cette histoire, c'est l'année 1871. Cette année-là, en effet, les groupes distincts qui s'étaient formés dans les divers cantons se sont réunis pour constituer des associations intercantonales. Ceux de la « *réforme* » ont fondé l'*Union suisse du christianisme libéral* ; leurs deux organes principaux se sont fondus en un seul, *la Réforme* (qui a fait de nouveau place, cette année même, à deux journaux, l'un plus populaire qui a repris l'ancien titre de *Feuilles de la réforme*, l'autre plus scientifique qui s'intitule *Voix du temps*). Les orthodoxes ont formé l'*Union évangélique nationale* ayant pour organe l'*Ami de l'Eglise*. Enfin ceux du tiers-parti ont constitué une *Société ecclésiastique suisse* qui a adopté pour son organe la *Feuille populaire de la Suisse réformée*, publiée à Berne depuis 1869.

Voici quelle est, d'après M. Finsler, la situation actuelle des trois partis. Cette citation, indépendamment de son intérêt intrinsèque, pourra servir à caractériser l'esprit qui a présidé à la rédaction de tout ce travail.

« Le parti orthodoxe, cela va de soi, continue à attacher une importance majeure à la doctrine ecclésiastique et, contestant la distinction entre la forme et le fond, il est disposé à ne voir dans

la critique du dogme qu'une manière d'en vider le contenu. A vrai dire, il n'existe plus d'orthodoxie proprement symbolique ou confessionnelle, mais bien une orthodoxie biblique à laquelle le symbole dit des apôtres tient lieu de règle de foi. Quant à la critique biblique, les représentants de cette tendance ne s'en défendent pas toujours en principe. Seulement, les conséquences que peuvent entraîner les résultats de l'école critique moderne inspirent à bon nombre d'entre eux de la méfiance à l'endroit de la critique en général. D'autres, sans se laisser déconcerter dans leur foi, font à la critique de très notables concessions. La tendance orthodoxe, elle aussi, ne considère pas le dogme, comme tel, comme étant ce qui sauve, ni la prédication dogmatique comme édifiante en elle-même. Chez elle aussi, — du moins chez ses représentants un peu marquants, — on constate le besoin, d'une part, de motiver le dogme, en s'appropriant même au besoin des conceptions modernes (par exemple en ce qui concerne la signification de la mort de Jésus), d'autre part, de procéder autant que possible psychologiquement ou de faire ressortir le côté moral du christianisme. Aussi cette tendance, dans beaucoup de ses adeptes, tout en accentuant fortement le Jésus dogmatique, ne se montre-t-elle rien moins qu'insensible à l'importance d'une conception historique de Jésus. Le parti compte dans son sein des hommes disposant de tous les avantages formels que donnent de fortes études et travaille pour sa part à renouveler la théologie et à lui donner plus de profondeur. Tout ceci n'exclut pas, sans doute, qu'il n'y ait encore bien des gens de ce bord qui se meuvent dans des ornières quelque peu usées, que chez plusieurs ne se manifeste un esprit étroit et exclusif, qui repousse la théologie moderne par des motifs de sentiment bien plus que pour des raisons fondées sur une claire intelligence des choses théologiques.

» Le parti dit de la réforme a pour point d'appui scientifique la *Dogmatique chrétienne* de M. Biedermann. Quant à la conception historique du christianisme, les uns se rattachent à Keim (*Geschichte Jesu von Nazara*), les autres suivent plutôt les opinions exposées par M. Volkmar dans sa *Religion de Jésus* et dans ses *Evangiles ou Marc et la Synopse*.

» La publication de l'*Ancienne et la nouvelle foi* de Srauss

(1872) n'a pas été sans exercer quelque influence sur la tenue et la direction de ce parti. A tout prendre, le livre en question constituait pour lui un événement peu agréable. Aussi certains de ses adversaires ne se sont-ils pas fait faute d'en témoigner une joie maligne, en proclamant d'un air de triomphe que ce livre ne faisait que tirer les conséquences auxquelles ceux de la *réforme* cherchent à échapper. Mais beaucoup d'autres comprirent que par le jugement de réprobation que Strauss avait prononcé contre la théologie libérale, c'était, en réalité, le christianisme lui-même qui se trouvait atteint, le christianisme dont Strauss n'avait fait, après tout, que la caricature. Le pasteur H. Lang de Zurich prit avec chaleur la défense de la théologie de la *réforme*. Il n'en est pas moins vrai que Strauss, en se produisant sur la scène avec un « *Nous* » bien autrement imposant que le leur, fit faire des réflexions aux libéraux. Ils s'aperçurent qu'ils s'étaient fait des illusions en s'imaginant pouvoir gagner aisément au christianisme ce « peuple qui languit de soif après la vérité, » et que si les « nous » de Strauss applaudissaient à leurs négations, ils ne se souciaient guère, en revanche, de leurs affirmations.

» Déjà en 1859 le *Kirchenblatt* (l'organe du tiers-parti, rédigé par MM. Hagenbach et Finsler) avait dit, en parlant de ses adversaires du camp réformiste : « Peut-être le moment viendra-t-il où, » sans préjudice de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ils reviendront de l'idée que, par le pont qu'ils ont jeté, le monde entrera sans délai dans le royaume de Dieu. Eux aussi devront se résigner à faire ce que font d'autres gens, moins avancés qu'eux, à savoir amener des pierres destinées à l'édifice du règne de Dieu et attendre la bénédiction de Celui qui seul donne l'accroissement. » Maintenant (en 1875), Lang écrivait dans le journal *la Réforme* un article intitulé : « Apprends à attendre, » où on lit ce qui suit : « Nous nous étions fait du christianisme une si belle image. Il nous semblait si simple, si riche, si profond, que nous ne savions quel conseil donner à notre génération, si ce n'est de renouveler et de retremper sa vie intérieure à cette source divine, tout en réservant, cela va sans dire, sa liberté vis-à-vis de tout culte de la lettre. Mais voici qu'auprès des sommités de la science, auprès de ceux qui donnent le ton à l'opinion publique,

» nous rencontrons une opposition amère et passionnée à tout ce
» qui s'appelle chrétien, une façon de traiter le christianisme et
» ses documents littéraires qui, non seulement révolte tout senti-
» ment de piété, mais fait pousser des cris à la voix de la justice
» et de l'équité. »

» Lang chercha également à maintenir ses positions vis-à-vis de l'*Histoire du matérialisme* d'Albert Lange et de la *Décomposition spontanée du christianisme* de Hartmann. Tout poussait à faire valoir les éléments positifs de la *réforme* et à témoigner aux adversaires théologiques plus d'égards que par le passé. Par opposition à la philosophie de l'«inconscient, » on fit ressortir davantage l'idée de finalité, l'élément téléologique. L'immortalité, jusque-là niée sans façon par les uns, déclarée question ouverte par d'autres, trouva de nouveau, à la suite de M. Kambli, pasteur à Horgen, un nombre croissant de partisans et de défenseurs. Récemment, en regard de la tâche négative qui consiste à « faire voir dans la Bible » une œuvre humaine et à réagir contre l'idolâtrie dont elle est l'ob-
» jet, » les *réformistes*, dans une de leurs « diètes, » ont proclamé que la connaissance de la Bible est un postulat indispensable de la culture de notre époque. « En elle, toute vérité religieuse a
» trouvé son expression classique que rien ne saurait égaler en
» profondeur ni en beauté. Elle constitue la digue la plus puis-
» sante contre le manque de conscience patronné par une philo-
» sophie faussement ainsi nommée. On y trouve en abondance les
» éléments d'une solution équitable de toutes les questions so-
» ciales. Elle est en particulier le témoignage le plus éloquent à
» l'appui de la vérité de notre christianisme protestant. C'est
» pourquoi nous aurons encore à l'avenir à chercher dans la Bible
» les racines de notre force. »

» D'une manière générale, une certaine mitigation s'est produite peu à peu dans une fraction de ce parti, là surtout où la *réforme* n'avait plus à combattre pour le droit à l'existence. La participation directe aux affaires ecclésiastiques, à l'administration même de l'Eglise, en a amené un bon nombre à voir bien des choses sous un autre jour. Ce qui n'a pas moins contribué à modifier leurs allures, c'est d'une part la présence de l'ennemi commun, le matérialisme, de l'autre le fait qu'ils en sont venus à

mieux comprendre qu'il n'est pas permis, comme cela était si souvent arrivé, de donner sa propre manière de voir pour la seule conception possible du christianisme. « La théologie libérale, » disait naguère dans la *Réforme* le pasteur Furrer (le successeur de Lang à Zurich), la théologie libérale a couru pendant un certain temps le danger de ne considérer toute la religion que comme un procès intellectuel et de méconnaître le mystère de l'individualité religieuse. Bien des signes indiquent que ce point de vue exclusif sera de plus en plus dépassé. C'est que, au fort de la lutte, mainte vérité religieuse était révoquée en doute parce qu'elle s'était comme figée en une lettre morte. Maintenant que nous avons conquis la liberté, nous envisageons le passé d'un regard moins prévenu, et nous découvrons plus d'un fait, négligé à tort, auquel s'applique cette parole : Ne le détruis pas, car il y a là une bénédiction. »

» Les formules hégéliennes sont devenues étrangères à une notable portion de ce parti, si bien qu'on a vu un autre collaborateur du même journal faire la déclaration que voici : « La philosophie qui s'efforce de trouver Dieu par la voie de la théorie et du raisonnement, et de l'enfermer dans une idée, aboutit toujours à une formule creuse, à une abstraction des plus générales, qui peut tout aussi bien être tout et n'être rien. » Il ne se gêne même pas de faire à la philosophie hégélienne le reproche d'avoir, semblable en cela à la théologie chrétienne, méconnu entièrement, au grand préjudice de l'autonomie de la vie religieuse, la différence entre l'expérience religieuse et son interprétation symbolique, entre la vérité religieuse et la vérité dialectique, et d'avoir conçu la religion uniquement comme « l'avant-degré représentatif » (*vorstellungsmæssige Vorstufe*) de la pensée pure. »

» Ce n'est pas à dire, pourtant, que ces vues soient celles du parti dans son ensemble, et encore moins que ce dernier ait changé de point de vue en principe. Au contraire, ce point de vue est encore maintenu fréquemment, avec décision et rigueur, dans la prédication et dans l'instruction religieuse. Sur un point même, quelques amis de M. Biedermann l'ont encore dépassé. Suivant l'exemple de Lang (*Essai d'une dogmatique chrétienne*), ils

ont cherché à rendre sensible au peuple la priorité du « principe » chrétien par rapport à la « personne » de Christ, en traitant dans leurs catéchismes ou leurs manuels d'instruction religieuse toute la doctrine du salut dans une première partie, renvoyant ce qui concerne la personne de Christ dans la seconde partie, au chapitre de l'Eglise.

» Ce point cardinal de la tendance libérale constitue pour nombre de ses adeptes un dangereux écueil. En effet, lorsqu'on relâche pareillement le lien qui existe entre le principe et la personne, on risque fort de faire descendre de nouveau le Christ au niveau rationaliste d'un simple modèle. Il devient simplement le premier enfant de Dieu dans la série de tous ceux qui suivent. Le « christianisme de Christ, » dont, après Lessing, les hommes de ce bord parlent avec tant de préférence, se réduit alors volontiers à des idées religieuses générales, ce qui explique pourquoi dans la terminologie du parti le mot *religieux* se substitue si souvent à celui de *chrétien*. Il va, du reste, de soi que les variétés abondent, selon la diversité des aptitudes, tant théologiques que pratiques. Pareillement, la capacité ou la bonne volonté de se soumettre à l'ordre établi dans l'Eglise, de s'y soumettre au sens extérieur et intérieur du mot, est répartie par doses très inégales. Chez plusieurs cette dose se réduit à un minimum.

» A tout prendre, la *réforme* a su retenir bien des gens qui, autrement, se seraient désaffectionnés et du christianisme et de l'Eglise. Elle renferme dans ses cadres des hommes d'un grand mérite, qui unissent à la culture scientifique un intérêt enthousiaste pour le ministère pastoral.

» La tendance dite de conciliation, à son tour, ne pose pas un principe spéculatif déterminé, servant de critère et de mesure pour toutes choses. Le caractère qui lui est propre est plutôt celui de la réflexion théologique. En dogmatique elle s'appuie, dans nombre de ses représentants, sur la *Glaubenslehre* de M. Alex. Schweizer. Il ne s'agit pas tant, pour elle, de dégager la « pensée » pure » de la forme de la « représentation, » parce qu'elle ne connaît pas l'antithèse philosophique qu'établit entre elles l'école libérale. C'est pourquoi elle ne saurait s'approprier une différence aussi tranchée entre le « principe » et la « personne. » Elle

ne peut concevoir le principe de la rédemption pris en soi, mais seulement tel qu'il se réalise dans la figure historique de Jésus-Christ. Aussi accentue-t-elle davantage l'idée de la révélation de Dieu en Christ. Elle croit à l'habitation (*Einwohnung*) de Dieu en Christ. Christ, pour elle, n'est pas seulement le premier en rang des enfants de Dieu, mais Celui à la personne de qui est liée pour tous les temps la médiation du salut. Plusieurs de ses adhérents vont assez loin en matière de critique historique; d'autres sont à cet égard plus réservés. Toujours est-il que ce n'est pas la dogmatique qui leur sert de point de départ, mais la personne historique de Jésus. Ils s'efforcent d'en sonder toute l'importance et la signification, et partent de là pour chercher à comprendre l'œuvre du salut. La riche diversité de conceptions qui règne dans le Nouveau Testament est pour eux un moyen de saisir le contenu religieux, la substance vitale du dogme et de le mettre à la portée du grand nombre sous une forme qu'il puisse entendre et goûter. De là le reproche auquel ils se voient exposés du côté des uns, d'aller trop loin dans la critique de la doctrine ecclésiastique, tandis qu'ils ne vont pas assez loin au gré des autres.

» Au reste, quelque fondé que nous soyons à maintenir, encore aujourd'hui, cette distinction entre les trois tendances, il est certain que dans chacune d'elles il existe toute une série de degrés et de nuances. Cela est si vrai que certains représentants de l'un des camps se trouvent placés sur les confins de l'autre, et n'ont même, pour les empêcher d'y passer tout à fait, que des motifs de convenance personnels ou des considérations de nature pratique. C'est là un fait dont on ne tient guère compte, mais qui a bien son importance : il contribue pour sa part à ce qu'on recule devant une rupture. »

H. V.

FAITS DIVERS

PROSPECTUS D'UN RAPPORT ANNUEL SUR LA LITTÉRATURE THÉOLOGIQUE.

De ce prospectus, signé des noms de l'éditeur, J.-Ambr. Barth, à Leipzig, et du rédacteur, Bernh. Pünjer, professeur à Iéna, nous extrayons ce qui suit :